



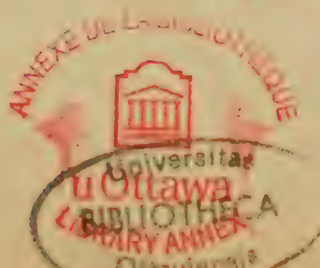
Nous prévoyons que le premier cahier de la sixième série, paraissant le dimanche 2 octobre prochain, sera le *catalogue analytique sommaire de* nos *cinq premières séries;* nous demandons à nos abonnés, de même que nous pensons dès aujourd'hui à préparer l'établissement de ce catalogue, de penser, pour leur part, à en préparer la distribution utile; c'est-à-dire que nous leur demandons, pendant l'achèvement de cette cinquième série, de chercher et de nous indiquer à qui nous pourrons utilement envoyer ce *catalogue analytique sommaire,* comme nous envoyons nos *vient de paraître;* pour savoir ce qui aura paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer dès aujourd'hui son nom et son adresse à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement ; on recevra en octobre notre *catalogue analytique sommaire;* pour faire savoir à quelqu'un ce qui aura paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer dès aujourd'hui à M. André Bourgeois le nom et l'adresse de la personne à qui on s'intéresse; avertir en même temps cette personne; elle recevra en octobre notre *catalogue analytique sommaire.*

Nous demandons particulièrement à nos abonnés d'utiliser les déplacements des vacances pour nous chercher des abonnés nouveaux.

à notre ami Pierre Baudouin

les hobereaux





à la mémoire de monsieur Jean de Monéis

— A table, messieurs, à table !

La table du curé de Villefaignes était célèbre dans le pays : quatre fois par an, aux grandes foires, il rendait aux hobereaux, qui venaient vendre leurs bœufs, les dîners qu'il en avait reçus.

La servante posa devant lui trois chapons qu'il distribua, pour les découper, à ses hôtes.

— A vous, monsieur Dagoury... A vous, Jean... A moi cet eunuque !

Les bêtes, ouvertes en un tour de main, épandirent dans les assiettes les truffes qui tendaient à crever leurs peaux dorées.

Les hobereaux étaient partis le matin, de bonne heure, à cheval ; ils avaient bataillé dans les auberges avec les bouchers ; il était plus de deux heures : les chapons étaient à point, ils mangèrent.

— Dieu merci, dit l'ecclésiastique, toute crainte de guerre est écartée.

— Ma foi, je le regrette, répondit Jean de Vivans. Les Prussiens méritaient une leçon... Vous avez lu *le Conservateur ?...*

Du Landier s'étonna d'entendre parler de guerre. Il vivait à trente kilomètres du bourg, comme un loup, dans une bicoque où n'arrivait jamais ni un journal, ni une lettre.

— Vraiment... l'Empereur ?...

Il agitait sa tête couverte de cheveux grisonnants, bien qu'il fût jeune, d'un mouvement nerveux pour chasser les sons de sa gorge, car il bégayait.

— ...l'Empereur a voulu déclarer la guerre ?...

Les convives éclatèrent de rire :

— Mais tous les paysans savent ça... Et ton loup ?...

Du Landier adorait les bêtes : il avait dressé un louveteau qu'il avait mis dans sa meute.

— Son loup ! répondit des Borgnes. Nous chassions ensemble, jeudi matin. Nous lançons... Nous avons un défaut... Nous arrivons sur les chiens. Du Landier laisse tomber son manteau... son loup se jette dessus et le met en pièces... Je lui dis : « Prends garde à ton loup, il te fera comme à ton manteau. »... Impossible de retrouver le pied... Nous rentrons... Dans la cour, du Landier se penche pour rattacher son soulier... son loup se

jette sur lui, le mord au bras... mon fusil était armé...

— Il ne m'aurait pas fait de mal, dit du Landier qui regrettait son loup.

— Savez-vous, s'écria Montcharmin, que la Sicotière a une fille ?

— Allons donc ! fit le curé, j'aurais bien juré que j'en aurais une avant lui.

— Le Sourd m'avait prêté des terriers... Je passe chez la Sicotière... Nous lâchons les terriers dans sa garenne... Un coup de fusil... La Sicotière lève son chapeau... « Nom d'un chien, c'est une fille !... » Le diable m'emporte si je savais ce qu'il voulait dire. Sa femme accouchait quand nous étions partis et il avait dit à son garde : « Un coup de fusil si c'est une fille, et deux si c'est un garçon. »

— On naît, on meurt, dit gaiement Jean de Vivans... Notre pauvre oncle du Deffends vient de passer l'arme à gauche. Depuis des mois, pincé par la goutte, il ne remuait ni pied ni patte... Notre pauvre tante se réjouissait. Il ne pouvait plus faire de fredaines. Mais l'oncle gardait sa dernière carte... Un soir de la semaine passée la goutte le quitte. Il monte à cheval, court à Bergerac, joue toute la nuit, perd tout ce qu'il a, remonte à cheval. La pluie tombait. La goutte le prend. La douleur le tord. Il enfonce, long comme ça, ses éperons

dans Péchard... la bête s'effare, le jette la tête la première dans un bourbier. On l'a retrouvé le lendemain, planté dans la tourbe comme un pieu.

— Sacré Léonard ! dit Montcharmin.

Les cris des cochons châtrés dans un coin du champ de foire, les meuglements des bœufs qui passaient, des braiements d'ânes, des claquements de sabots, une complainte, des rires, des jurons de paysans attablés en face du presbytère dans l'auberge, une musique de chevaux de bois, le piston d'un arracheur de dents orchestraient ces propos.

Les plats se succédaient nombreux, copieux, irréductibles. Rassasiés, les convives mangeaient toujours. La face du curé flambait. Montcharmin suivait de ses yeux, allumés par le vin, au fond de la cuisine, la métayère qui aidait la servante.

— Minette, l'eau-de-vie !... cria le curé.

Le maire porta la santé de l'Empereur, Jean de Vivans celle de l'Impératrice. Son frère s'approcha d'une fenêtre ouverte sur les champs. Le silence d'un jour d'été enveloppait les prés, les landes, les haies plantées de grands arbres qui donnent à cette région du Périgord le caractère d'une forêt, bien que les grands bois y soient rares.

Un homme accourait vers le village à travers champ. Vivans reconnut Plus-Petit, le porteur de dépêches, qui avait hérité ce surnom de son grand-

père, le plus petit de quatorze enfants. Il se hâtait, sautant les haies, traversant les blés noirs, disparaissant dans les chemins creux ; il apparut derrière le mur du verger.

— Plus-Petit ! annonça Vivans.

Les hobereaux se turent, anxieux comme des gens qui n'emploient le télégraphe que pour expédier des nouvelles de mort.

— Du nouveau, monsieur Pierre; monsieur le maire est là ?

Dagoury se leva de table. Plus-Petit lui tendit un pli de la sous-préfecture. Le maire l'ouvrit, le parcourut des yeux.

— Messieurs, la guerre !

Les hobereaux se levèrent, entraînant la nappe et la vaisselle.

Après une seconde de stupeur, ils furent saisis d'une triomphante joie. Pierre de Vivans et des Borgnes empoignèrent Dagoury par les cuisses, le soulevèrent au bout de leurs bras ; Montcharmin embrassait la métayère ; du Landier, complètement ivre, pleurait; le curé versait à boire.

Tous criaient :

— Vive l'empereur !

— Lâchez-moi, dit le maire, je vais faire battre le tambour !

— Et moi sonner les cloches, dit le curé.

Des Borgnes et du Landier le suivirent.

A la fenêtre, Jean de Vivans criait : « La guerre ! la guerre ! » du ton dont il annonçait : « Un lièvre ! un lièvre ! » à la chasse.

Les paysans, les bêtes, s'arrêtaient, l'auberge dégorgeait ses buveurs. Les sons de la cloche s'épandirent sur le bourg, accompagnés par les roulements du tambour, le piston de l'arracheur de dents qui jouait *Partant pour la Syrie,* les cris des paysannes courant après leurs bêtes effarées.

Jean de Vivans monta dans le grenier du presbytère, prit un drapeau, sortit dans la rue. Des jeunes gens l'entourèrent, criant : « Vive l'empereur ! » La bande fit le tour du village.

Sur le champ de foire, du haut de la voiture de l'arracheur de dents, Jean de Vivans harangua les paysans : le bruit du piston couvrait sa voix.

Les gens s'attelèrent à la voiture dorée, qui reflétait dans ses glaces Vivans appuyé à son drapeau, la traînèrent autour du champ de foire.

Devant l'auberge, Jean voulut descendre : on le porta en triomphe.

— Vive monsieur de Vivans ! Vive l'empereur !

Il monta sur une table, recommença de parler. On se pressait pour l'entendre dans l'auberge enfumée. On montait sur l'évier, sur les portes. Vivans se grisait de ses paroles et de cette passion

que sa voix dégageait peu à peu des forces endormies de cette foule... Il évoquait le premier Empire, les triomphes du second, l'Italie, la Crimée.

Un soir pourpre couvrait la campagne de gloire. Les sons ne sortaient plus de sa gorge éraillée. Les paysans commençaient de revenir chez eux, emportant par les chemins silencieux des souvenirs de triomphe et la certitude de la victoire.

Des Borgnes, Montcharmin, du Landier, d'autres hobereaux accourus dans le bourg à la nouvelle, le félicitèrent.

— Oui, oui ! dit Jean de Vivans, nos paysans sont lents à s'émouvoir, mais quand ils sont partis...

— C'est comme le chêne, dit le curé : c'est long à prendre, mais ça brûle bien.

— Partons, dit Pierre.

Ils passèrent à l'écurie, firent seller leurs chevaux.

Les hobereaux se séparèrent. Du Landier courait sur son tarbais efflanqué, retrouver les merles, les geais, les perdrix, les cailles, les tourterelles qui peuplaient l'unique étage de sa maison en ruines; Montcharmin fouettait la haridelle de son tapecul, crotté par toutes les boues de l'hiver, pour éviter les foudres de la maritorne, qui lui dispensait sa cuisine et ses amours.

Des Borgnes s'enfuyait vers le grenier, où il

dessinait sur de grandes feuilles de papier, avec des encres de couleurs diverses, les arbres généalogiques des familles nobles du pays.

Les Vivans continuèrent leur route seuls; leurs chevaux dépassaient les paysans qui s'égrenaient le long de la route et les saluaient au passage. Les frères disaient : « Bonsoir, bonsoir », appelant par leurs noms les gens qu'ils connaissaient tous.

A la côte de la Barde, quand leurs chevaux prirent le pas, Pierre, qui n'avait pas encore parlé, dit à Jean :

— Je m'ennuie ici, il faut profiter de l'occasion. Je m'engage.

— T'engager ! et notre mère ?...

— Tu restes, toi.

Jean rougit, comme si les paroles de son frère enfermaient un reproche; il ne pouvait faire un soldat, étant boiteux. Son ivresse se dissipa. Pierre avait raison de partir; il allait vivre, voir des champs de bataille, traverser l'Allemagne, connaître la gloire ! Leurs chevaux s'étaient remis au trot; Jean de Vivans répondait à peine au salut des métayers. Leurs chevaux traversaient leur domaine, le terrain réservé de leurs chasses. Une perdrix, suivie de ses petits, traversa la route, des lapins se terrèrent dans un fossé, un faisan s'envola sous le nez de leurs chevaux. Ces bêtes ne

purent distraire Jean de sa méditation mélancolique.

— Allons, pas de tristesse, lui dit Pierre. Nous ne pouvons partir tous les deux. Il en faut bien un ici... C'est assez que je parte pour notre honneur.

Jean haussa les épaules ; il se rappelait le rôle qu'il avait tenu l'après-midi dans le bourg, le drapeau promené sur le champ de foire, le char sur lequel on l'avait traîné, la table de l'auberge sur laquelle il était monté... Il arrêta son cheval d'un coup de rênes :

— Un bavard, s'écria-t-il, un avocat ! Voilà ce qu'on dira de moi.

— Allons donc, répondit Pierre. On sait bien que ce n'est pas la peur qui te retient ici.

— On ne saura rien, répliqua Jean, entêté ; je serai celui qui n'est pas parti.

Il enleva son cheval d'un coup d'éperon ; Pierre se lança derrière lui, le rejoignit à l'entrée d'une large allée de châtaigniers, labourée par la roue des charrettes, au point le plus élevé de la route que les paysans appellent « Quatre-Vents ». La campagne noire derrière eux rougeoyait au couchant d'une lumière attardée. Du haut de leurs chevaux massifs, les hobereaux dominaient le pays.

Ils s'engagèrent sous les châtaigniers. Le pas clair de leurs chevaux s'assourdit dans l'allée, où

l'ombre des arbres entretenait une humidité d'hiver, même au cœur de l'été.

Ils trouvèrent leur mère dans le petit salon, près du feu : madame de Vivans avait toujours froid. Une lourde couronne de cheveux noirs penchait sa tête sur un métier à tapisserie; elle leva sur ses fils son visage au teint de rouille, éclairé par des yeux fiévreux.

— Vous arrivez bien tard, mes enfants.

— Vous connaissez la nouvelle ? demanda Pierre.

— Je sais... Mais je n'aime pas vous savoir sur les routes quand le soleil est couché...

— Comment les gens ont-ils appris la guerre ? demanda-t-elle après un silence.

— Avec enthousiasme, répondit Pierre.

— Oui, on m'a dit... Vous n'y êtes pas étranger, Jean... On vous a traîné, paraît-il, dans une voiture de charlatan...

Elle retroussa ses lèvres sur ses dents en ruines.

— Je doute que cette guerre nous apporte rien de bon, reprit-elle en regardant le haut portrait d'un officier de marine accroché au mur, mais les aventuriers qui ont pris la place de nos princes...

Un domestique annonça que le dîner était servi; il ouvrit la double porte, et levant au bout de son bras un candélabre dont une seule bougie était allumée, précéda madame de Vivans, qui donnait le

bras à Jean. La bougie éclaira la rampe de bois d'un escalier, le cuivre d'une trompe dans le vestibule, des lignes, l'armoire à fusils... Sa lumière glissa sur le parquet ciré d'une longue pièce nue, éclairée sur les côtés par de hautes fenêtres aux vitres verdies par la nuit.

Derrière eux, Pierre faisait craquer sous ses bottes le plancher bossué, vallonné, disloqué par l'humidité.

Ils s'assirent au bout de la longue table qui n'était couverte d'une nappe qu'à l'extrémité la plus rapprochée du feu. Le papier où l'on voyait représentée l'histoire de Joseph, décollé par larges places, n'était plus retenu au mur que par les trophées de cerfs, de loups et de sangliers ; et la pièce eût été parfaitement morte si l'écluse du moulin ne l'eût remplie de la vie bruissante de son eau.

Les jeunes gens étaient silencieux. Pierre se demandait comment il annoncerait son départ à sa mère. Madame de Vivans dominait ses fils d'une autorité qui ne s'était jamais détendue; ils étaient toujours pour elle des enfants, elle ordonnait jusqu'aux plus minces détails de leur vie : la forme de leurs souliers, la couleur de leurs cravates.

Jean pensait au déjeuner tumultueux du curé, à la surprenante nouvelle qui l'avait grisé et qui n'éveillait plus en lui que le désespoir d'être boiteux.

Jamais il n'avait senti comme ce soir la gravité d'un misérable accident d'enfance :

Une querelle, là, tout près, sur la terrasse, avec son frère ; Pierre l'avait poussé, il était tombé du haut du mur dans le pré. Il s'était cassé la jambe, et ce misérable médecin n'avait pas été capable de réussir une opération de rien ! Quarante jours dans un lit pour s'apercevoir en se levant qu'il était estropié pour la vie !

— Eh bien ! Jean, fit madame de Vivans, vous ne dites plus rien, vous avez trop bavardé avec les paysans...

— Il n'y avait donc pas dans tout le pays un rebouteux capable de remettre ma jambe ! Cette brute de médecin...

— Sois donc raisonnable, dit Pierre, nous ne pouvons partir tous les deux, ta jambe n'y est pour rien.

— Vous partez ! demanda madame de Vivans, dont le visage jauni devint terreux.

— Évidemment ! il part, vous ne voudriez pas qu'il se terrât ici, quand tous nos paysans sont à l'armée.

Madame de Vivans regarda Jean avec hauteur :

— Je vous prie de changer de ton...

Emprunté dans une vieille redingote à Pierre, un nœud blanc remonté sur son cou mal rasé, le domes-

tique promenait autour de la table des pièces d'une argenterie lourde et dépareillée.

Madame de Vivans se taisait irritée qu'un de ses fils eût pris une décision grave sans lui avoir, d'abord, demandé son avis. Et la tristesse de l'heure présente se confondait avec des tristesses anciennes. Elle songeait à d'autres départs : son mari était, il y avait longtemps, dans cette même salle, à la place de Pierre. Sa voix pareille à celle de son fils se mêlait au bruit de cette eau qui semblait ruisseler sous le plancher. Les mêmes têtes de cerfs, de loups et de sangliers accrochées au mur écoutaient leurs entretiens avec leurs oreilles immobiles et regardaient de leurs yeux de verre ces veillées mélancoliques.

Des tristesses qu'elle avait cru mortes revenaient s'asseoir à cette table, avec l'allure familière d'êtres qui n'avaient jamais disparu, mais rôdaient autour de cette maison, attendant l'heure de rentrer.

Pierre demanda à son frère :

— A quoi songes-tu ?...

Jean répondit avec une malignité inconsciente :

— A cette jambe maudite.

Pierre furieux, s'écria :

— Je donnerais mes deux jambes pour te raccommoder la tienne et mes deux bras aussi, et ce départ à l'armée, mais, jour de Dieu, ne me parle plus de ta jambe, ne m'en parle plus !

Pendant quelques minutes, personne ne parla plus.

Madame de Vivans rompit le silence :

— Je suis vieille, mes enfants...

Pour ses fils elle avait toujours été vieille. Ils ne comprirent pas à quelles réflexions secrètes répondaient ses paroles. Elle continua de sa voix éteinte, à laquelle la fièvre de ses yeux donnait une couleur passionnée :

— Quand votre père est parti pour la Crimée, nous étions, lui et moi, dans cette salle... Vous étiez couchés... Nous sommes restés là jusqu'à deux heures du matin...

Le bruit sec d'une noix que Jean brisa dans ses doigts, car on mangeait encore des fruits d'hiver, éclata comme un coup de fusil en forêt.

Pierre posa sa serviette sur la table.

— Je ne la plie pas ce soir...

Madame de Vivans mit sur ses épaules sa fourrure qu'elle avait rejetée sur le dossier de sa chaise ; Pierre lui donna le bras, le domestique prit le candélabre ; Jean les suivit en boitant.

A la porte du petit salon, madame de Vivans remercia ses fils et leur donna, comme tous les soirs, pendant qu'elle faisait ses prières, la liberté d'aller fumer sur la terrasse.

Pierre décrocha sa trompe dans le vestibule ; la

nuit était noire ; ils marchèrent avec la sûreté d'aveugles dans le dédale des massifs de fleurs campagnardes jusqu'aux fauteuils de châtaignier qui attendaient leur sieste de tous les soirs.

Jean frotta une allumette qui éclaira un instant un coin du jardin, un buisson de houx, les pierres du mur, des tiges d'orties...

Pierre s'essuya les lèvres, donna quelques coups de langue dans sa trompe, cherchant l'écho. Soudain le son du cor s'envola éclatant, comme un appel à la guerre. Les chiens de la meute aboyèrent, ceux des bergers dispersés dans les fermes répondirent en longs abois.

Le paysage se révélait tout entier à Jean de Vivans par des détails épars dans l'ombre...

— A ton tour, fit Pierre lui tendant la trompe.

Jean la balança au bout de son bras, l'égoutta, la mit à ses lèvres. La nuit semblait devenue plus noire depuis que les sons s'étaient tus, la campagne plus déserte ; seul le bruit continu, inquiet et monotone, le bruit de l'eau sur l'écluse. Et sur cette immense paix, Jean étendit la tristesse de la sonnerie de Saint-Mars qui est une sonnerie de fin d'automne, de fin de chasse et semble la plainte des bêtes abattues. Par moment il s'arrêtait de souffler, les sons du cor tombaient au fond de la vallée, palpitant comme des oiseaux qui vont se poser sur

des branches. A son souffle, ils s'envolaient par dessus les bois.

— Tu ne sonneras plus de longtemps, dit Jean en posant la trompe.

— Les chiens ne m'oublieront pas; tu sonneras pour moi.

Ils rentrèrent dans la maison par la cuisine, pleine de métayers venus rendre compte à l'intendant du bétail qu'ils avaient vendu.

Pierre s'arrêta pour leur dire adieu et demanda le prix qu'avaient atteint les bœufs.

Les gens le regardaient avec moins d'admiration que de surprise, trouvant étrange que leur maître, qui avait payé un homme pour le remplacer au service, voulût partir à la guerre.

Jean retrouva sa mère dans le petit salon, enveloppée de ses fourrures, les jambes roulées dans une couverture de laine, sous le portrait romantique de monsieur de Vivans : il était en grand uniforme, debout sur le sable d'une plage; derrière lui, une frégate penchait sa voilure au ras de la mer entre la houle et le ciel orageux.

— Et votre frère ? demanda madame de Vivans.

— Il dit adieu aux métayers.

Les langues de feu jouaient avec le portrait, le léchaient de leurs lueurs intermittentes, l'animaient

quelques secondes de leur vie et l'abandonnaient à son ombre.

Quand Pierre ouvrit la porte, la rumeur des paysans entra avec lui. Il s'assit en face de sa mère, dans un fauteuil. Madame de Vivans s'effraya de la ressemblance de son fils avec le portrait, comme si la similitude des traits devait entraîner la similitude des destinées : Pierre avait ces yeux de chat pailletés d'or, allongés et brillants comme une feuille d'acacia percée par un soleil d'automne, ce menton fourchu, qui avait valu à son père, de ses marins, le surnom de « Pied de Chèvre », ces oreilles écartées et ces fortes épaules élargies par les épaulettes d'or.

Jean regardait aussi le portrait sans pouvoir imaginer que cet homme était son père. Il ne voyait monsieur de Vivans que sous la forme d'un vieillard se promenant en sabots, à travers les allées du bois et du jardin, dans une capote déteinte. Au retour de la guerre de Crimée, le navire qu'il commandait avait sombré sur la côte du Péloponèse; monsieur de Vivans dans ce naufrage avait perdu la raison. Il parlait à peine, s'étranglait en mangeant, entrait en de furieuses colères suivies de crises de larmes, étendait pendant des heures les bras autour de lui, pour affirmer son droit de possession sur la terre. Il avait ainsi vécu quelques années.

Du haut de la terrasse qui dominait les bois, il ordonnait des manœuvres d'escadre, jetait des commandements aux cimes des arbres qui émergeaient de la houle des feuilles et des branches.

Pour ces manœuvres imaginaires, il choisissait des jours d'orage qui représentaient, sans doute, à son esprit des aspects de la guerre. Et Jean se rappelait le soir où, rentrant de la chasse, il l'avait trouvé dans une allée, écrasé au pied d'un peuplier où il avait grimpé.

Madame de Vivans évoquait-elle dans son esprit les mêmes souvenirs? elle dit :

— J'ai peur, mes enfants, j'ai peur... Et cette guerre ne m'effraie pas seulement pour vous...

La chanson d'un métayer perça les volets des fenêtres fermées.

Nous partons pour l'Amérique,
Au pays de l'Occident...

— C'est Tantamy qui chante...

Ses fils accompagnèrent madame de Vivans jusqu'à sa chambre. Elle leur donna le baiser sec et froid qu'elle leur donnait tous les soirs. Les jeunes gens restèrent quelques minutes sur le palier devant sa porte refermée, cherchant d'autres paroles que celles qu'ils se disaient en se séparant tous les soirs. Ils ne trouvèrent rien.

— Bonne nuit, dit Pierre, en tendant la main à son frère.

— Bonne nuit.

Le lendemain Pierre frappa à la porte de sa mère pour lui dire adieu. Il la trouva assise devant sa table de toilette; une servante tressait ses cheveux luisants et durs qui semblaient noircir à mesure que l'âge rendait plus triste son visage. Madame de Vivans avait la religion de sa chevelure ; les phases de sa coiffure se déroulaient tous les matins avec la solennité d'un office.

Pierre, assis sur une chaise basse derrière sa mère, attendit que l'édifice fût achevé, écœuré par l'air fade de cette chambre où sa mère avait dormi, et où la chaleur développait l'odeur de la pommade.

— Fais-donc attention, Thérèse, tu m'arraches les cheveux.

Thérèse piqua les dernières épingles, madame de Vivans affermit sa couronne avec ses mains, se débarrassa de la serviette jetée sur ses épaules et congédia la servante.

Pierre se leva : le moment difficile était venu ; il

n'avait qu'une idée, en finir au plus vite. Il fit un pas vers sa mère les bras ouverts.

Elle l'arrêta.

— Attendez.

Elle prit dans une sébile sur la cheminée un cordon de soie, au bout duquel pendait un sachet de flanelle bleue.

— Voici un sachet que votre père m'a rapporté de Jérusalem; il contient de la terre du Christ; j'ai hésité à vous donner ce sachet ou une médaille que votre père portait à son cou, mais j'ai réfléchi qu'une indulgence *in articulo mortis* est attachée au sachet.

Elle noua au cou de son fils les deux bouts du cordon ; Pierre glissa la flanelle entre sa chemise et sa peau. Sa mère lui tendit un papier jauni :

— Ceci est une invocation à saint Gonzalve que vous réciterez tous les matins.

Pierre prit le papier, indifférent et respectueux, heureux de sentir que le temps passait et que ces recommandations abrégeaient les adieux.

— Maintenant, mon cher enfant, il ne me reste plus qu'à vous dire de vous confesser et de vous confier à Dieu quand vous sentirez le danger proche.

Pierre ouvrit de nouveau les bras avec la joie que dans quelques secondes la porte retomberait sur ces adieux.

Mais quand il tint sa mère enlacée, il regretta cette hâte de partir et il la garda longtemps, amolli par une tristesse inattendue.

Madame de Vivans traça sur son front avec son pouce un signe de croix.

— Pierre ! cria Jean sous la fenêtre ; tu seras en retard...

— Au revoir, dit Pierre.

Madame de Vivans pleurait.

— Adieu mon petit.

Il s'élança hors de la chambre. Sa mère ne le suivit pas : bien que madame de Vivans appelât souvent la mort, elle ne serait jamais sortie de sa chambre avant midi, tant elle redoutait la fraîcheur des corridors.

— Eh bien, demanda Jean ?

— C'est fini, répondit Pierre mélancolique.

Ils montèrent à cheval. Pierre dit bonjour aux domestiques.

Ils traversaient un pays montueux et pauvre. Peu de champs de blé ; des sarrazins, des maïs. Jean s'intéressait à la culture et à l'entretien de son domaine. Ils longèrent un étang.

— Vois-tu, dit Jean, si on desséchait cet étang on aurait une terre magnifique, on cultiverait ce qu'on voudrait, même du blé et de la vigne.

— Laisse donc le pays comme il est, il y a du poisson et du gibier. Que veux-tu de plus ?

— Tiens ! regarde celle-là. Elle a encore mis ses moutons dans mes chênes !

Jean poussa son cheval dans la bruyère, et galopa vers une petite paysanne qui, apercevant le maître, essayait de sortir les moutons de la lande où il avait planté de jeunes arbres.

— Guenon ! Je te l'ai dit cent fois de ne pas mener tes moutons là-dedans. Tu vois bien que tes bêtes mangent les pousses, regarde... regarde.

Pierre riait de la frayeur de l'enfant rapetissée par la crainte à la taille d'un mouton. Il lui cria :

— Pleure pas, petite, tu n'es déjà pas si guenon...

Sur la route, Jean continua de récriminer contre ses paysans, puis il revint à son idée de dessécher leur étang.

Pierre, que la culture ennuyait, lui répondait, pour écarter la conversation de son départ.

— Je parie que ces terres sont à Boucille.

— Oui, répondit Jean qui connaissait toutes les pièces de son domaine. Ce sont les seules qui soient bien tenues... Mais je n'aime pas les Boucille.

— Ce sont pourtant de bons métayers.

— Sans cela, il y a longtemps que je les aurais mis dehors ! Ses fils et lui ont un air faraud. Dès que les paysans cessent d'être des brutes, ils deviennent odieux...

— Les Boucille habitent le pays depuis aussi longtemps que nous, on trouve leur nom dans tous nos papiers.

— Ça n'a pas empêché le grand-père Boucille d'être à la tête des citoyens qui ont brûlé la Garenne. Sais-tu ce que m'a raconté le cocher de des Borgnes ? Un jour qu'il passait avec Boucille devant la maison, tu sais quelles fortifications possède notre bâtisse du plus pur style Louis-Philippe ! — Boucille, montrant du doigt à Martin la façade et les toits plats comme la main de Vivans, s'est écrié :

— On les fera tomber ces créneaux, comme les autres !

Pierre éclata de rire.

— Tu ris... Il faudra, peut-être un jour, nous défendre à coups de fusil.

La gare, au fond de la vallée, brillait rouge et blanche d'un éclat neuf. Nulle maison alentour. Elle desservait une grande étendue de pays sans villages, semée de fermes isolées. Autour de la station, personne, qu'un âne, attelé à une carriole vide, qui broutait, dans l'ombre d'un châtaignier, l'herbe du talus. Pierre et Jean se promenèrent le long du quai,

éprouvant l'un envers l'autre ce même embarras que Pierre avait senti le matin devant sa mère : la frayeur de laisser paraître leur émotion et la crainte de sembler indifférents. Ils attendaient, avec la même impatience, le train, dans cette station perdue qu'ils croyaient trouver animée par les départs, et qu'ils trouvaient aussi morne, aussi endormie, aussi écrasée sous le soleil d'été qu'aux jours où le train journalier ne chargeait sur sa route que du bois et des volailles.

— Il ne part donc personne ? demanda Pierre.

— Savoir, répondit Jean soucieux, quel aspect ont en ce moment, en Allemagne, les stations perdues comme celle-ci ?

Le temps qui sépara le signalement du train du moment où il apparut leur sembla interminable. La machine déboucha sous l'arche d'un pont. Elle traînait une longue suite de voitures à bestiaux d'où sortaient des muffles de vaches...

La peine qu'eurent les Vivans à embarquer le cheval de Pierre abrégea leurs adieux. Quand la bête fut enfermée, ils allèrent à la queue du train vers l'unique wagon de voyageurs. Sur une banquette un militaire dormait.

— Eh bien ! dit Jean, tu ne partiras pas en fanfare !

Pierre se tenait debout sur le quai les yeux tournés

vers le chef de gare qui chargeait des cercles de barrique. L'impatience qu'il eût fini les irritait tous les deux.

Les cercles chargés ils crurent que le train allait partir.

— Allons, mon vieux...

Ils s'embrassèrent. Pierre escalada son wagon, le chef de gare courut à la salle d'attente et revint portant sous ses bras des couffins de dindes qui emplirent la campagne de cris affreux. Il faisait voyage sur voyage, il n'en finissait plus d'embarquer les dindes.

Pierre éclata de rire :

— C'est la mobilisation des volailles !

Le sifflet roula.

— Ah ! cette fois...

Jean suivit quelques pas le train qui s'ébranlait.

— Tu nous écriras.

— Toi aussi, souvent.

— Oh ! tu sais, ici, il n'arrive jamais rien.

La fumée lui cacha Pierre ; quand elle se fut dissipée le convoi avait pris sa vitesse et se réduisait à la mesure d'un jouet.

Jean se sentit abandonné, infirme : Il jeta les yeux autour de lui, cherchant un être humain. Le chef de gare dans les allées noires de son jardin arrosait de pauvres fleurs. Vivans se dirigea vers

lui ; mais apercevant son cheval qui arrachait avec ses dents les feuilles d'un pommier, il alla droit à la bête, se mit en selle, rassembla ses rênes et se ressaisit. Quand il était à cheval, qu'il entendait sous lui le battement régulier des sabots, qu'il maîtrisait de ses genoux sa jument ardente, il avait le sentiment de sa vigueur décuplée : il oubliait qu'il était boiteux.

A la côte, Myrto abandonna le trot pour un amble allongé. Jean fut repris par des pensées mélancoliques. Il entrait sur les terres de son domaine par la lande d'Aucors. C'était un de ses projets de planter des vignes dans ce terrain sableux, sur ces pentes ensoleillées. Il jeta un regard distrait sur la lande; son projet lui parut fou : il aurait fallu enterrer dans ce sable des milliers de francs, et aucun de ses métayers n'aimait soigner la vigne. La grange de Boucille tombait en ruines, la pluie et l'humidité abîmaient la récolte, il fallait refaire le toit. — Mais à quoi bon ? Il ne lui en reviendrait pas plus de blé. Ses champs, ses fermes, ses bois ne l'intéressaient plus : Pourtant il s'arrêta sur la vanne de l'étang. La brise qui soufflait toujours sur cette haute plaine frisait l'eau et emportait la crinière de sa jument, des nuages dorés couraient sur l'étang ; des crapauds annonçaient le soir. Il continua sa route. La petite bergère avait ramené ses bêtes dans

la plantation de chênes ; Jean l'aperçut au milieu de ses moutons au pied de son arbre. Il haussa les épaules. Pourquoi crier, se fâcher, injurier, tout était bien inutile.

La large façade de Vivans apparut, tranquille au-dessus du pré : le château de l'ennui. Il en voulait à ses terres d'être pauvres, à ses paysans de leur routine, à sa mère d'être malade, à lui-même d'être boiteux et à Pierre d'être parti.

Le facteur n'arrivait à Vivans que le soir, souvent à la nuit tombée. Jean lui commanda de laisser à Villefaignes ses lettres et ses journaux chez le curé. Il partait à cheval tous les matins, au bourg, chercher son courrier.

Il trouvait du Landier, des Borgnes, d'autres hobereaux, ses amis. Les matinées passaient à discuter les événements annoncés par *le Conservateur du Périgord,* les armées en Lorraine et en Alsace, l'empereur sur le Rhin, l'Autriche impatiente d'entrer en campagne, Victor Emmanuel, prêt à passer les Alpes.

— Sapristi ! ma messe ! criait le curé. Il s'esquivait vers l'église. Le crâne rocheux de Sourdille, l'épicier, apparaissait à la fenêtre.

— Quelles nouvelles dans *la Gazette,* père Sourdille ?...

— L'épicier, déployant sur l'appui de la croisée *la Gazette libérale du Périgord* déclarait que la guerre s'annonçait comme devant être surtout navale.

Les hobereaux penchés sur son journal commentaient les manœuvres de l'escadre du nord. On allait

porter la terreur au cœur de l'Allemagne en débarquant une armée sur les côtes de la Baltique.

On saluait le retour de l'ecclésiastique par ces mots :

— Ah bien, curé, vous les avalez, vos messes !...

L'ecclésiastique relevait, dans un gros rire, ses lèvres sur ses dents vertes.

— Vous avalez encore mieux mes bouteilles ! Si la guerre dure encore quinze jours mon Armagnac est flambé.

— Moi je ne reviens plus, déclara Jean de Vivans ; j'en ai assez de faire vingt kilomètres tous les matins pour ne rien apprendre. Le premier qui saura quelque chose donnera un coup de trompe... On sera averti. On se transportera chez celui qui aura sonné... As-tu compris, du Landier ?

— Et si c'est moi qui apprends le premier la victoire ?...

— Si c'est vous, curé, vous sonnerez les cloches !

Les jours passèrent. Jean n'entendit ni sons de cloches, ni sons de trompe.

Dans le petit salon où il revenait trouver sa mère après le dîner quand il avait fumé sa pipe, il relisait des journaux vieux d'une semaine.

La nuit, plus que la distance, plus que les collines, plus que les vallées, plus que les bois, l'isolait du monde dans cette maison.

Dans quel bivouac dormait Pierre? Sur quelles routes galopait-il? A travers quels champs? Blessé peut-être ? Demain on aurait des nouvelles, demain! La durée de cette nuit lui semblait infinie comme les nuits de Noël à son imagination d'enfant. Sa mère égrenait un chapelet entre ses doigts, aussi secs que les grains d'olive. Jean se sentait prisonnier de cette chambre, de ce silence, de cette robe, de ce balbutiement, de ces yeux baissés.

Il s'assit à son bureau, commença les comptes de ses journaliers. Au lieu de faire les additions, il se mit à dessiner une carte fantaisiste des Vosges et de la vallée du Rhin. Il s'ingénia par des barres à marquer la position des corps de l'armée impériale d'après les indications du *Conservateur*. Mac-Mahon à Strasbourg, Bazaine à Metz, Bourbaki avec la garde à Nancy.

Le son d'une trompe lointaine vint mourir à travers les vitres fermées dans le petit salon.

— Des nouvelles! s'écria-t-il. J'entends la basse de du Landier.

La fanfare arrivait, assourdie, épuisée, hors d'haleine, triomphante comme les dernières paroles du soldat de Marathon.

Jean embrassa madame de Vivans.

— Une victoire ! mère. C'est une victoire !

— Dieu soit loué et que votre frère soit en sa garde.

Il sortit vers l'écurie.

Pendant qu'on sellait son cheval, il revint au salon et dit à sa mère :

— Je galope chez du Landier, ne m'attendez pas, cette nuit, je vous prie.

Une autre sonnerie trembla dans la direction des Brageots où habitait des Borgnes, et presque aussitôt Vivans entendit sur la droite, vers Villefaignes, Dagoury qui répondait.

Il monta à cheval, s'élança sur la route, portant allègrement la nuit sur ses épaules.

Vers onze heures il arriva chez du Landier. Sa maison s'étayait de guingois contre une tour fendue de haut en bas. Vivans entra dans la cour, mit son cheval à l'écurie. Toutes les portes étaient ouvertes. La maison aurait paru inhabitée si les fenêtres du premier étage n'eussent été éclairées.

Il monta à tâtons un escalier de pierre descellé, trébucha sur un palier, poussa une porte et trouva du Landier à califourchon sur une chaise qui dres-

sait un merle à siffler un air de chasse. L'oiseau s'envola sur la corniche de la cheminée; des cailles ensommeillées s'enfuirent caquetant et battant des ailes à travers la chambre.

— Nom de Dieu ! cria du Landier, se jetant à quatre pattes aux pieds de Jean.

— Eh bien, qu'y a-t-il?

— Ils sont foutus! dit du Landier, montrant dans ses mains deux jeunes perdreaux que Vivans avait écrasés par mégarde.

Jean saisit du Landier par la nuque.

— Tu m'embêtes avec tes oiseaux... As-tu sonné oui ou non?

— Eh bien oui, nous sommes vainqueurs.

Ses doigts s'engluaient dans une bouillie de sang et de plumes.

— Quel dommage...

Vivans, sûr de la victoire, partit d'un éclat de rire.

Des Borgnes entrait.

— Te voilà! cria Jean. Impossible de rien tirer de ce hibou! Enfin, nous sommes vainqueurs.

— Sûr? demanda des Borgnes.

— Sûr! répondit du Landier. Je viens de Périgueux. La nouvelle est arrivée ce matin... Le petit prince était là-bas... il a ramassé une balle après la bataille... Ah ! si vous aviez été à Périgueux, aujourd'hui !... J'y ai laissé Montcharmin.

Le tapecul de Dagoury qui amenait le curé roula dans la cour.

Vivans cria de la fenêtre :

— Apportez-vous des nouvelles ?

Dagoury, descendu du siège, dételait sa bête ; le curé l'éclairait avec sa lanterne.

— Une salade de Prussiens. La bataille s'est livrée près d'une rivière... l'empereur était là... Éclairez-moi donc par ici, curé.

Dagoury emmena son cheval à l'écurie.

Le maire et le curé apparurent, de longues bouteilles sous les bras.

— Du vin du Rhin, Messieurs ! c'est le jour ou jamais d'en boire !

Du Landier et des Borgnes, descendus à la cave, apportaient une cruche par les oreilles.

— Ça c'est du vin français, mais du bon.

On remplit les verres, ils burent à la santé de l'empereur, de l'impératrice, du prince impérial, de Pierre de Vivans, du général Frossard, de Bazaine, de Canrobert, de Mac-Mahon, du curé, du maire, de du Landier. Une rigole de vin ruissela bientôt sur le plancher. Vers une heure du matin tous les hobereaux étaient gris. Des Borgnes, vautré sur la table, expliquait au curé sa parenté avec Charlemagne ; l'ecclésiastique attentif, remplissait méthodiquement son verre et le vidait sur

sa soutane; Vivans, en pays conquis, brisait les chaises, et donnait la chasse au merle qui lui sautait au visage. Il chancela, tomba et ne se releva plus.

Dagoury descendit dans la cour, pour partir. La fraîcheur de la nuit le grisa : il s'écroula dans la litière.

Du Landier emmena en titubant le curé partager son lit.

La dernière bougie achevait de brûler sur la table, dans un flambeau, au milieu des verres à demi pleins. Une rougissante aurore sortit de la profondeur des bois.

La servante de du Landier descendait dans sa cuisine préparer la brennée aux porcs, quand Montcharmin entra dans la cour.

— Eh ! la Guillotte ! ton maître est là-haut ?

— Ils sont tous là-haut ! notre monsieur... Ils en ont fait un sabbat !

Montcharmin monta les marches quatre à quatre : de l'escalier, il entendait ronfler ses amis.

— Tas de cochons ivres ! cria-t-il en poussant la porte.

Personne ne se réveillait.

D'un coup de pied dans la table il fit sauter le flambeau, la cruche et les verres. Des Borgnes se souleva sur le coude essuyant ses yeux.

— Quoi, quoi, qu'y a-t-il ?...

— Battus ! nous sommes battus !

Vivans, réveillé en sursaut, se jeta sur lui.

— Ah ! bon Dieu ! je rêvais...

— Nous sommes battus ! répéta Montcharmin.

Du Landier et le curé apparurent en chemise dans la salle.

— La nouvelle est arrivée hier soir à Périgueux. Le général Douay s'est fait battre à Wissembourg. Haguenau est pris, le général est mort.

— Quel général ? balbutia des Borgnes.

— Douay ! Douay ! Douay !

Mais vaincu par le sommeil, des Borgnes retomba contre le mur.

Le curé, les yeux humides, sa chemise plaquée sur le ventre, fit un effort pour rassembler ses idées éparses.

— Ne vous inquiétez pas, Montcharmin, Dieu protège la France !

— Sûrement ! fit énergiquement du Landier, qui, repris par la soif, appuyait à ses lèvres le goulot d'une bouteille vide.

Vivans, dégrisé, entraîna Montcharmin hors de la salle.

— C'est vrai ? Nous avons été battus ?

— Écrasés ! tu veux dire... On ne s'attendait pas

à la bataille... Une reconnaissance venait de rentrer, n'avait rien vu... L'ennemi est sorti des bois. On dit qu'un bataillon de turcos a résisté pendant cinq heures contre une armée...

— Est-ce possible... Est-ce possible... répétait tout haut Vivans, planté dans la cour au milieu des poules qui caquetaient. Il alla chercher sa jument à l'écurie.

Dagoury dormait à poings fermés, Jean le poussa pour faire place à son cheval : le maire ne se réveilla pas.

Montcharmin et Vivans chevauchèrent quelque temps ensemble entre des haies couvertes de rosée.

— A quelque chose malheur est bon ! dit Montcharmin, interrompant le silence. Je prenais au cercle une culotte ! Quand la nouvelle est arrivée, je n'avais pas trois points dans les doigts. Tu penses si j'ai lâché mes cartes...

— Alors tout va bien, répondit Jean.

Montcharmin ne sentit pas l'ironie, Jean le lâcha au premier chemin.

La fraîcheur et l'ombre, chassées des champs par le soleil, s'étaient réfugiées dans les bois. Au pas, dans une châtaigneraie, délivré de ses amis, Vivans sentit plus âprement l'amertume de cette défaite, et ses regrets de n'être pas parti quand il croyait à la

victoire devinrent plus cuisants maintenant qu'on était vaincu.

Il visita l'après-midi quelques métairies où l'on avait commencé la moisson. Mais la bataille perdue s'acharnait après lui. Les paysans s'arrêtaient de couper le blé pour lui demander :

— C'est vrai, monsieur Jean, nous avons été battus ?...

— Ça n'est rien... Nous avons été surpris... Le blé est lourd cette année ?...

— Monsieur Jean, pour une année bonne, c'est une mauvaise année ; mais pour une mauvaise année, c'est une année bonne.

On lui tendait d'admirables épis. Il répondait avec une gaieté feinte :

— Vous n'êtes jamais contents.

Il se coucha à la limite d'un champ. Les moissonneurs avançaient par échelons ; chaque pas marquait la conquête de blé ; un soleil pacifique éclairait ce travail régulier et tranquille. Jamais spectacle de moisson n'avait paru à Jean si rassurant, si paisible.

Vers quatre heures des nuages s'avancèrent sur eux ; les paysans craignirent l'orage. Des charrettes entrèrent dans le champ pour emporter les gerbes. Jean grimpa planter sur la dernière gerbe une branche de houx et revint à Vivans étendu sur les

gerbes au rythme lent des bœufs. Des paysans, par groupes, bavardaient sur la route. Le soleil embrasait l'horizon, quelques éclairs sillonnaient le ciel. Ce pays de rochers et de bois semblait inexpugnable.

La confiance rentrait en Jean comme le blé dans les granges ; quand le char pénétra dans la cour, les premières gouttes de pluie commencèrent à tomber.

L'orage n'éclata avec violence sur Vivans que vers le milieu de la nuit. Jean, endormi d'un sommeil profond, n'entendit ni le bruit des branches cassées, ni le mugissement de la rivière.

Il passa la journée à surveiller le travail de ses métayers.

Dans l'après-midi, il entendit, sur la route, des roulements de tambour. Francillou s'avançait en battant la caisse. Vivans et les paysans l'entourèrent. Il enfila ses baguettes dans son baudrier, tira de sa blouse un papier et ânonnant les syllabes : « Au nom de l'Empire français... » il lut la convocation qui appelait les réservistes des communes de Villefaignes, Bourgueil et Chamboreau, à l'armée.

— Pas d'autres nouvelles ?

— Si, monsieur Jean, nous avons été battus.

— Oui, oui, je sais, à Wissembourg.

— A Wissembourg, il y a trois jours ; mais hier on a été battu deux fois.

— Où ça, cria de Vivans.

— Dans des endroits qu'on appelle Fresch... Fresch... Freschwiller ! L'autre endroit...

Francillou chercha dans sa mémoire. Le nom de la seconde défaite jaillit à son esprit :

— Forbach ! cria-t-il, Forbach !

— C'est loin ? demanda un métayer.

— Tu y seras rendu plus vite que tu ne voudras, répondit Francillou. Et il s'éloigna sur la route, jetant à la campagne l'appel sourd et impérieux de son tambour.

Beaucoup de métayers partirent à l'armée : on finit lentement la moisson. Jean ne s'en occupait plus, il vivait dans les rochers de la rivière, les derniers numéros du *Conservateur* ouverts près de lui. Les journaux évoquaient au bord de cette rivière des charges de cuirassiers et de turcos, bondissant dans les houblonnières et les vignes, des assauts furieux contre des collines et des bois ; une armée, cavaliers, fantassins, artilleurs, confondus, fuyant pêle-mêle avec les canons, les voitures, les trains d'artillerie, dans la nuit, à travers champs, vers des maisons, derrière des murailles.

Il lisait et relisait ces batailles où, jusqu'aux dernières minutes, la victoire restait incertaine et qui s'achevaient dans la déroute, et dans ces interminables jours il n'attendait rien que l'approche du soir et l'arrivée du courrier : alors il prenait sa ligne, remontait le sentier qui menait à Vivans, jetait un regard, en passant, dans la cuisine.

— Plus-Petit est arrivé ?

— Pas encore, monsieur Jean.

Il allait attendre le facteur à l'entrée de l'allée, s'asseyait sur une racine de châtaignier, regardant la route.

L'obsession de rejoindre Pierre à l'armée le hantait. Qu'importait qu'il fût boiteux? A cheval, il valait le meilleur cavalier.

Mapa surgissait au sommet de la côte, Jean se levait pour aller au-devant de lui; dès les premiers pas, le sentiment de sa ridicule infirmité anéantissait ses projets de départ. Une armée n'acceptait pas un boiteux! Il s'arrêtait, attendait le facteur, immobile.

Mapa n'apportait que des renseignements vagues : l'empereur et l'armée de Metz se retiraient derrière la Moselle. Les jours passaient, *le Conservateur* ne faisait prévoir aucune bataille. Jean cessa d'aller attendre le facteur à l'entrée de l'allée. Il restait, jusqu'au dîner, au bord de la rivière bruyante, dans le ravin qu'emplissait lentement la nuit.

Un soir, Léonard l'appela :

— Monsieur Jean, monsieur Jean !

Vivans escalada le ravin.

Le Conservateur annonçait une bataille à Borny; Bazaine commandait; la victoire était indécise, mais l'empereur avait déclaré que le « charme était rompu ». Le journal commentait longuement l'heu-

reux augure de cette victoire, la veille du 15 août, fête de l'empereur.

Jean recommença d'aller sur la route guetter Mapa. Deux jours s'écoulèrent sans nouvelles. Le troisième jour il l'aperçut qui courait par la traverse. Son cœur battit d'une espérance insensée. Il s'élança au-devant de lui, quittant la route, sautant des haies, des fossés, pour apprendre une minute plus tôt qu'on s'était battu à Rezonville du matin jusqu'à la nuit et que la bataille était la plus sanglante qu'on eût livrée.

Était-ce une défaite ou une victoire ?

Le lendemain il était à son poste sur la route. Une paix inimaginable, dans la lumière du jour finissant, enveloppait la campagne : l'essieu d'une charrette lointaine grinçait dans le chemin; des hirondelles effleuraient la route de leur ventre avec des cris. Le calme de cette nature n'arrêta pas la nouvelle. Mapa annonça le désastre de Saint-Privat et la retraite sous Metz.

Le soleil achevait de descendre à l'horizon avec une majesté paisible; la charrette grinçait plus lointaine. Les hirondelles, dans le soir, criaient plus fort.

Madame de Vivans, glacée comme si les défaites avaient hâté l'hiver, ne descendait plus de sa

chambre où les flammes du feu éteignaient les reflets du soleil sur les meubles.

Jean déjeunait seul ; il vit un jour entrer Montcharmin, le visage en sueur luisant de graisse et de sang.

— Eh bien! Jean, on ne te voit plus.

— Tu déjeunes avec moi ?

— Volontiers...

— Rien de nouveau?

Montcharmin déboutonna le haut de sa veste, sur son cou rouge et court.

— Ah ! mon pauvre ami, depuis que je ne t'ai vu il s'en est passé de belles !

— Oui, répondit Jean avec tristesse, il s'en est passé de belles.

— Comment ! tu sais? fit Montcharmin étonné. Qui te l'a dit? Cela s'est passé hier au soir.

— Quoi ? qui me l'a dit?

Vivans regarda Montcharmin avec angoisse. Apportait-il la nouvelle d'une autre défaite?

— Avec mon cocher, mon cher ! avec mon cocher !

Et il raconta qu'il avait surpris sa maîtresse et son cocher dans la paille et comment il les avait chassés à coups de fourche.

Il voulait paraître supérieur à son infortune et depuis le matin courait chez ses amis, tâchant de mettre les rieurs de son côté. Mais Jean le sentait

humilié, furieux. Il lui servit une tranche de galantine truffée.

— Fameux!... je mourais de faim... A propos, ça ne marche pas là-bas!

— Qu'y a-t-il encore qui ne marche pas? demanda Jean, ironique.

Montcharmin posa ses coudes sur la table.

— La guerre! parbleu, la guerre! Tu es comme ce sauvage de du Landier, tu ne t'inquiètes de rien! Vous vivez dans vos trous comme des lapins... A dix kilomètres de chez vous, la France n'existe plus!

Et fier de paraître négliger ses malheurs personnels pour ceux de la patrie, il exhala sous le prétexte de la guerre la rancune dont il crevait.

— Pas un de vous ne s'est dérangé quand la réserve est partie... J'étais seul à la gare... Les paysans étaient sur le quai comme des veaux. J'en ai soûlé cinq ou six. Le train est arrivé bondé, ils sont partis en gueulant *la Marseillaise*.

Montcharmin se garda de dire que les paysans lui avaient crié, en ricanant :

— Soignez bien vos puces, monsieur de Montcharmin!

Jean, irrité d'entendre cet homme vigoureux, qui aurait dû être à l'armée, parler de la guerre, s'informa de des Borgnes.

— Il s'est foulé le pied avec sa manie de grimper

sur des échelles pour atteindre ses paperasses; l'échelle a glissé...

La perspective d'une après-midi entière en tête à tête avec Montcharmin décida Jean à lui proposer une visite à des Borgnes.

Ils trouvèrent leur ami la jambe étendue sur un canapé dans une haute chambre qui servait à la fois de bibliothèque et de fruitier. Quand il les vit venir, des Borgnes s'avança vers eux à cloche-pied. Sa jambe heurta une chaise, il retint un cri :

— Comment va? demanda Vivans.

— Assez mal, comme tu vois, mais notre pauvre noblesse va plus mal encore... Vous avez des nouvelles de Pierre?

— Pas de lettres depuis quinze jours, ma mère ne sort plus de sa chambre.

— Vois, fit des Borgnes en montrant le dessin d'un arbre généalogique, les ravages des dernières batailles, trois des meilleures familles du pays qui sont éteintes... Les deux Auffré tués à Wissembourg... Jacques de Richemont, à Forbach... Les trois Gaubri qui servaient dans les cuirassiers de Michel, tous derniers du nom... Ah! si nous avions gardé nos princes!

— Mon cher, ce n'est pas le jour de récriminer. Vous avez lu les journaux? Vous savez ce qui se passe à Paris... Gambetta et ses amis préparent la

révolution... l'impératrice est seule dans leurs mains, ils n'attendent qu'une occasion pour proclamer la République...

— Avant-hier, dit Montcharmin, les réservistes sont partis en chantant *la Marseillaise*, à tue-tête. Un clairon dans la guérite du serre-frein...

— *La Marseillaise!* interrompit des Borgnes en faisant la moue; l'empereur a eu la faiblesse de la tolérer à l'armée.

— A l'armée, ça n'est rien! s'écria Vivans, mais chez nous, dans nos campagnes, c'est la révolution...

Montcharmin se plaignit que ses métayers ne le saluaient plus.

— L'autre jour il a fallu que j'enlève avec ma cravache le chapeau d'un paysan... Depuis que leurs fils sont à l'armée, ils se croient les maîtres du pays.

— Ils n'ont peut-être pas tort, dit lentement Vivans; le pays est à ceux qui le défendent.

— Je te trouve bien démocrate, mon bon Jean. Ton grand-père aussi a voulu faire le patriote... Ça n'a pas empêché ses métayers de brûler sa maison et ils l'auraient rôti si un grand oncle à moi ne l'avait caché dans sa cave... Tu étais impérialiste, te voilà républicain!...

Vivans se leva furieux.

— Républicain? moi! Je ne permets à personne de me traiter de républicain! mais je peux bien dire que nos paysans ont le droit de nous mépriser...

— Monsieur! appela une voix sous la fenêtre.

Jean reconnut la femme du métayer des Ages.

— Bonsoir, notre maître, monsieur des Borgnes est ici? C'est pour lui dire que Junien, le fils à Boucille, est mort...

— Bon Dieu! jura des Borgnes, se dressant sur son fauteuil.

Le fils de Boucille était son remplaçant à l'armée. Il resta bouche bée comme s'il venait d'échapper à un péril.

— Tu as une fière veine, murmura Montcharmin; imagine que tu sois parti? Pan! ce que c'est que la vie!

Jean se leva pour partir.

— Attends, dit des Borgnes. Sur la seconde étagère, tu trouveras mon portefeuille. Prends cent francs, tu les remettras en passant à Boucille.

— Oh! mon vieux, cette commission tu la feras toi-même... Au revoir.

— Donne, donne, dit Montcharmin, je passe aux Ages; c'est ma route. On te verra à la foire du 6?

— Peut-être, répondit Jean, qui partit au trot allongé de sa jument.

A la côte des Herses, Myrtho prit le pas. Jean abandonna les rênes, dégagea ses pieds des étriers.

Dans son esprit, le souvenir de Junien Boucille et celui de son frère se mêlaient, comme deux arbres, le soir, à l'horizon, se confondent : le fils de Boucille avait son âge, ils avaient couru les champs, déniché des oiseaux ensemble.

Au fond de la vallée, à ras de terre, perdue parmi les arbres, une lumière marquait la place de la ferme de Boucille, si pâle que Jean s'étonna qu'elle eût été vue par la mort...

Les jours passèrent, *le Conservateur* n'annonçait rien que des marches incompréhensibles d'armée.

Pour tromper les heures, Jean surveilla les battaisons dans ses métairies. Il s'endormait au bord d'une aire, dans la paille, au bruit rythmé du fléau. Une sourde inquiétude le réveillait; il regardait autour de lui, s'irritait de la lenteur du travail, repartait dans une autre ferme et ainsi jusqu'au soir. Sa mère l'attendait dans sa chambre, *le Conservateur* sur ses genoux.

— Rien ?

— Rien.

La métairie des Ages eut fini de battre la première. Jean faisait avec sa mère le compte des sacs qui leur revenait, quand ils entendirent dans la cuisine la voix de Mapa ; des exclamations, des paroles confuses.

Jean s'élança vers la porte.

Madame de Vivans sortit de sa chambre et penchée sur la rampe elle appela :

— Jean ! Jean !

Jean ne remontait pas.

Elle descendit, défaillante, s'appuyant au mur, avec le pressentiment que son fils Pierre avait été tué. Elle entra dans la cuisine ; sa lourde couronne de cheveux s'était renversée sur sa nuque.

— L'empereur s'est rendu avec toute l'armée ! lui cria Jean.

— Dieu soit loué ! murmura-t-elle, en se laissant tomber sur le banc ; j'avais cru que votre frère était mort !

Le lendemain était le 6 septembre, la foire la plus importante de l'année à Villefaignes. Par tradition Dagoury invitait ce jour-là à déjeuner ses amis.

Jean de Vivans avait fait seller son cheval, et depuis dix heures, sa jument l'attendait, harnachée, devant la maison.

— Allez au bourg, lui dit sa mère, vous vous rendrez malade d'ennui.

Il partit.

La route était déserte : tous les paysans des environs qui s'étaient rendus à la foire étaient arrivés au bourg depuis longtemps.

Ces déjeuners à Villefaignes, chez le maire ou le curé, qui étaient autrefois des dates dans sa vie monotone, l'ennuyaient aujourd'hui ; il ne s'expliquait pas comment en un mois ses amis étaient devenus pour lui des étrangers. Les désastres avaient autant bouleversé son âme que la patrie. Des champs silencieux s'étendaient entre des bois... Avec son empereur, ses soldats morts ou prisonniers la France était pareille à ces champs dont on avait coupé la moisson.

Que se passait-il à Paris ?

Que faisaient les républicains ?

L'impératrice, seule, aux mains de ses ennemis, trouvait-elle quelque fidélité dans une ville qui depuis un siècle était en révolte contre ses maîtres ?... Heureusement que lui, Vivans, et tous ceux qui lui ressemblaient par la race et par l'attachement à la terre, gentilshommes et paysans, restaient dévoués à l'empereur dans la détresse.

Un empereur, un roi de France prisonnier, cela ne s'était pas vu depuis François Premier. Le sou-

venir de Pavie réveilla dans son âme de gentilhomme, volontairement ignorante de la différence des temps, dans la loyauté de la France qui n'abandonnait pas ses rois parce qu'ils étaient vaincus, une confiance qu'affermissait la vigoureuse allure de sa jument et la vue des hautes meules de paille dressées dans les champs.

Le hameau semblait mort, les maisons et les fenêtres fermées. Une vieille femme dans une cour gardait des enfants.

Rien n'avait bougé depuis des siècles dans ce village. Il devait être tel, à peu près, pendant la guerre de Cent Ans : il avait vu les Anglais. Les Prussiens pouvaient s'emparer de Paris ; ils ne changeraient pas l'âme des gens qui habitaient ces maisons... Pénétré d'un sentiment d'amitié fraternelle pour les paysans, qui maintenaient, malgré les révolutions des villes, une tradition de soumission et de respect, il arriva à Villefaignes.

A l'entrée du bourg, des charrettes dételées s'alignaient de chaque côté de la route. Au bout de la grand rue presque déserte, le champ de foire grouillait de bêtes et de gens.

— On vous espère, monsieur, dit Éloi, le domestique de Dagoury, en prenant la jument par la bride.

La tête hirsute de du Landier apparut dans les glycines de la porte.

La bouche pleine, il lui cria :

— Arrive ! arrive !

Le corridor était plein de rires, de voix, du bruit des assiettes remuées.

— Bonjour Vivans ! crièrent les convives.

— Bonjour, bonjour.

Jean fit le tour de la table serrant les mains à la ronde.

Quand il arriva à des Borgnes :

— Comment va ta jambe, Simon ?

— Je te remercie, citoyen !

Les convives éclatèrent de rire.

Jean haussa les épaules.

— Tes plaisanteries sont stupides.

— Comment stupides !... A partir d'aujourd'hui nous sommes tous citoyens.

— Comme en 93, ajouta l'ecclésiastique. Plus de classes, plus de Messieurs !

— Je parie qu'il ne sait rien ? cria Dagoury.

— Ah ça ! vous m'embêtez avec vos farces !

— La Ré-é-publique est proclamée ! bafouilla du Landier.

De sa place, chacun, en mangeant, jeta des lambeaux de nouvelles : L'empire renversé, la chambre envahie par le peuple des faubourgs, l'impératrice disparue, Gambetta et ses amis maîtres de Paris...

Vivans demeurait stupide.

La république c'était la ruine achevée du pays, le résultat terrible des défaites, la catastrophe plus irréparable que Sedan. Enfin saisissant une chaise et la faisant voler sur le plancher :

— Paris ! c'est bon !... mais la Province, mais nous, l'accepterons-nous leur république ?

— Parbleu ! nous suivrons comme des moutons !

— C'est ce qu'on verra !

— Mon cher, répliqua des Borgnes d'un ton satisfait, tout cela était prévu : L'empire c'était déjà la révolution.

— C'était le seul gouvernement qui pût défendre ce que vous aimez : La religion, la famille, la propriété.

— Vous avez raison, Jean, fit le curé ; ces événements sont regrettables... Asseyez-vous, le rôti froid ne vaut rien.

Jean se mit à table entre le curé et du Landier, inattentif à l'inquiétude de Dagoury se demandant s'il était toujours maire ; à la stratégie de des Borgnes qui redressait au bout de la table les plans de campagne des armées ; aux soucis de du Landier s'informant si la république serait dure aux braconniers.

Le curé se pencha à l'oreille de Jean et lui expliqua comment Montcharmin s'était « remis » avec sa servante.

— Croyez-vous, lui répondit Jean, que les paysans acceptent la révolution. Que disent-ils ce matin ?

Le curé ouvrit les bras.

— Vous savez, ils font la foire.

Et voyant que ses histoires n'intéressaient pas Vivans, il se tourna du côté de du Landier.

Dès que le dîner fut achevé, Jean sortit de chez Dagoury et monta vers le champ de foire.

Le marché était fini, les auberges commençaient à se remplir, des paysans faisaient la collation à l'ombre de leur charrette. Il se promena l'air indifférent entre les bêtes et les gens, cherchant à discerner quelle émotion soulevait dans ce coin de place une nouvelle qui troublait le monde. Les gens ne semblaient pas plus émus que leurs bêtes. Il s'assit près du cimetière, à l'endroit où se tenait le marché aux fagots. C'était le point le plus élevé du bourg.

On apercevait au loin dans les arbres la façade de Vivans ; des fumées montaient au-dessus des toits noirs et capricieux, marquant la place des auberges.

Jean imagina Paris, la descente des faubourgs, les rues parcourues par des foules chantant *la Marseillaise*, les discussions passionnées dans les cafés, sur les places ; les mairies envahies, les Tuileries désertes...

Que devient Pierre ?... Mort ou prisonnier ?

Il se représenta sur des routes pareilles à celle où les premiers paysans qui quittaient la foire poussaient leurs bœufs, des convois de prisonniers désarmés, sans drapeau, encadrés par des uhlans... Et rien de tout cela ne semblait émouvoir cette place, où des bêtes abruties se couchaient sur l'herbe piétinée, à l'ombre ronde des ormes, tandis que la poussière retombait dans la lumière salie. Pourtant ces gens avaient des parents à l'armée ; ils étaient attachés à l'empire, qui leur avait assuré un long temps de prospérité. Que fallait-il pour les émouvoir ? Quels moyens avaient employés Cathelineau, Charette, Bonchamp, pour entraîner les gens du Bocage à la défense du roi ? Le toit de la maison de Dagoury le fit penser à ses amis en train de boire.

Croyaient-ils que la chute de l'empire n'ébranlait pas leur situation dans le pays?... Si la République se maintenait, elle finirait par détruire cette obéissance qui vivait encore dans l'esprit des paysans et faisait la force de ce pays.

République, séparation des classes, anarchie... orgueil des parvenus... On connaissait les résultats de la grande révolution. Paris ! la ville des sans-foyer, qui n'ont ni une maison ni une terre à défendre... la ville des fous, des repris de justice,

des ambitieux, — la tête pourrie d'une France saine... Ah non! on ne lui obéirait pas...

Il se leva, prit un bâton dans les fagots, et la tête bruissante de ces idées qui troublaient son esprit, il descendit la rue du bourg. A la fenêtre de l'auberge du *Pin* du Landier l'appela :

— Vivans!

L'auberge était pleine de paysans, qui criaient, hurlaient, chantaient. Montcharmin, des Borgnes et du Landier jouaient aux cartes.

— Si tu avais été là une minute plus tôt, tu les aurais entendus brailler *la Marseillaise*, dit Montcharmin.

Jean s'écria furieux :

— Et vous n'avez rien dit! Qu'ils recommencent, nous allons voir!

Ses amis le regardaient étonnés.

— Es-tu gris? demanda des Borgnes.

A ce moment un cri vigoureux : Vive la République! partit du fond de la salle.

Jean monta sur la table, comme si on lui avait crié une injure. Il demeura un instant, debout, son bâton à la main, sans parler, défiant l'auberge.

Il y eut un demi-silence, pendant lequel on entendit la voix de Martin, l'aubergiste, qui disait : « trois francs six sous ».

Des ricanements partirent au fond de la salle.

— Le premier qui criera devant moi vive la République, s'écria Vivans, je lui frotterai les oreilles ; et s'il recommence, je l'assomme.

Des Borgnes le tira par sa veste :

— Tu vois bien qu'ils sont saouls.

— Lâche-moi ! dit Jean.

Personne ne répondait à son défi. Il continua :

— Nous ne serons pas en République tant que l'empereur sera vivant. Nous n'obéirons pas à ces bandits !...

— Vive la République ! brailla au fond du cabaret la même voix.

— Fais-toi voir ! cria Vivans.

Un gaillard vigoureux se leva dans un angle de la salle, Vivans sauta de la table ; ses amis tentèrent vainement de le retenir.

Au milieu d'un grand silence, il s'approcha du paysan, leva la main sur lui, mais avant qu'il l'eût souffleté, d'un coup de bâton le paysan lui brisa le poignet et, d'un autre coup sur la tête, il l'étourdit. Vivans chancela, des lumières s'allumèrent dans ses yeux : Il cria :

— Vive l'empereur !

Qui pourra dire ce qui se passa dans ces cervelles sombres ?

Tous ces gens rassemblés dans l'auberge avaient à l'armée des parents, dont ils étaient sans nouvelles depuis des semaines. Ils en voulaient à l'Empereur de la défaite. Ils acclamaient dans la République l'espérance de la victoire.

L'inquiétude, la colère, la haine, l'ivresse excita en eux une sanglante folie. Ils se rappelèrent le jour où la guerre avait éclaté, où monsieur de Vivans, dans cette même auberge, avait promis la victoire. Il les avait trompés. Il sembla aux imaginations troublées que c'était lui qui avait déclaré la guerre.

Peut-être ne furent-ils pas plus coupables qu'une grêle qui couche une moisson, qu'un orage qui renverse un arbre, qu'un sanglier qui ravage un champ...

Les paysans assommèrent monsieur de Vivans.

Devant cette fureur soudaine, ses amis, sentant que la tempête allait se déchaîner sur eux, avaient sauté par la fenêtre et sellé en hâte leurs chevaux.

Hommes, femmes, enfants, tout le village s'acharna sur le corps de monsieur de Vivans, qui avait défendu l'empereur et s'était, disait-on, réjoui des défaites. On le traîna jusqu'au champ de foire, sur une charrette, près de la mare desséchée où il avait rêvé deux heures. On le jeta sur les fagots... Personne ne sut jamais qui mit le feu au bûcher, mais dès que les premières flammes montèrent, les

paysans épouvantés coururent à leurs bœufs, à leurs ânes, à leurs chevaux et sur toutes les routes ce fut, dans le soir, une fuite éperdue de gens qui n'osaient regarder derrière eux...

Madame de Vivans, inquiète de ne pas voir revenir Jean, aperçut de la fenêtre de sa chambre une lueur rouge dans la direction de Villefaignes. Elle fut rassurée.

— Il y a eu là-bas un incendie, pensa-t-elle, Jean sera resté pour l'éteindre.

Et sa pensée s'en alla vers son autre fils, vers l'armée en déroute, l'empereur prisonnier et la France perdue.

Fini d'imprimer trois mille exemplaires de ce dix-neuvième cahier le samedi 16 juillet 1904

à l'Imprimerie de Suresnes

(Ed. Grenier, directeur)

9, rue du Pont

à paraître en 1904

JÉROME ET JEAN THARAUD

L'AMI DE L'ORDRE

ÉPISODE DE LA COMMUNE

ÉDITION ORIGINALE

25 COMPOSITIONS DE D. VIERGE

GRAVÉES PAR FLORIAN ET EUGÈNE FROMENT

In-4° et in-8°, imprimé par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 225 exemplaires numérotés

IN-4°, TEXTE RÉIMPOSÉ

Deux exemplaires — numéros 1 et 2 — sur whatman, contenant l'un tous les dessins originaux; l'autre un dessin original sur chacun des faux titres, plus une double suite d'épreuves d'artiste.

12 exemplaires — de 3 à 14 — sur japon ancien, contenant une aquarelle originale de D. Vierge, plus une collection d'épreuves d'artiste de toutes les gravures, sur chine, au prix *net* de 500 francs

IN-8° JÉSUS

25 exemplaires — de 15 à 39 — sur chine, au prix *net* de 300 francs

186 exemplaires — de 40 à 225 — sur vélin à la cuve des papeteries du Marais, filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ, au prix de 80 francs

Il sera tiré en outre :

5 collections d'épreuves d'artiste signées, sur japon ancien, au prix *net* de 175 francs

10 collections d'épreuves d'artiste signées, sur chine, au prix *net* de 125 francs

ÉDITIONS D'ART
ÉDOUARD PELLETAN, 125, boulevard Saint-Germain, Paris

---

en préparation

JÉROME ET JEAN THARAUD

LA
LÉGENDE DE NOTRE-DAME

COMPOSITIONS EN COULEURS

PAR AUGUSTE LEROUX

en préparation

JÉROME ET JEAN THARAUD

DINGLEY

ROMAN

DÉCORÉ D'UN FRONTISPICE PAR STEINLEN

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires ; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration ; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries; une série paraît dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet; l'abonnement se prend pour une série.

Le prix de l'abonnement est de vingt francs pour la série. Nous acceptons que nos abonnés paient leur abonnement par mensualités de deux francs.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, quatre timbres de quinze centimes.

Nous engageons nos abonnés de certains pays à nous demander un abonnement recommandé ; *le prix de l'abonnement* recommandé *est de vingt-cinq francs pour la série; tous les cahiers de l'abonnement recommandé sont empaquetés à part et* recommandés *à la poste ; la recommandation postale, comportant une transmission de signature, garantit le destinataire contre certains abus.*

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi du premier juillet au

décembre 1903 on pouvait avoir pour vingt francs vingt-deux cahiers de la quatrième série complète. A partir du premier janvier qui suit l'achèvement une série, le prix de cette série est porté au moins total des prix marqués; ainsi depuis le premier nvier 1904 la quatrième série se vend trente-cinq ancs.

M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, çoit pour l'administration et pour la librairie tous jours de la semaine, le dimanche excepté, — de huit ures à onze heures et de une heure à sept heures.

M. Charles Péguy, gérant des cahiers, reçoit pour la daction le jeudi soir de deux heures à cinq heures.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des hiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, quième arrondissement, toute la correspondance dministration et de librairie : abonnements et réabonnents, rectifications et changements d'adresse, cahiers nquants, mandats, indication de nouveaux abonnés. oublier pas d'indiquer dans la correspondance le méro de l'abonnement, comme il est inscrit sur iquette, avant le nom.

Adresser à M. Charles Péguy, gérant des cahiers, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinième arrondissement, la correspondance de rédaction d'institution; toute correspondance d'administration essée à M. Péguy peut entraîner pour la réponse retard considérable ; nous ne répondons pas des nuscrits qui nous sont envoyés; nous n'accordons un tour de faveur pour la lecture des manuscrits; is ne lisons les manuscrits qu'à mesure que nous en ons besoin.

Vous nous sommes présentés le mercredi 6 courant a barre de la neuvième chambre correctionnelle, à di; notre abonné maître Millerand, du barreau de ris, occupait pour Challaye et pour moi, qui n'avions s séparé nos intérêts; l'affaire a été supprimée, le ésident ayant reçu le désistement que voici :

Je soussigné, abbé Dissard, chanoine de la cathé-ale de Laval, demeurant au dit Laval, avenue de la ire.

Déclare par les présentes me désister purement et nplement de l'instance par moi introduite devant la ıambre du Tribunal civil de la Seine contre :

1° M. Ch. Péguy, propriétaire-gérant des *Cahiers de Quinzaine*, cahiers de courriers, demeurant à Paris, rue de la Sorbonne.

2° M. Félicien Challaye, professeur de philosophie, lacteur aux *Cahiers de la Quinzaine,* cahiers de urriers, demeurant à Paris, 1, rue Léopold-Robert;

Suivant exploits délivrés les 25 et 27 juin dernier par chou à Paris, pour l'audience du six juillet mil neuf nt quatre, le dit acte enregistré.

Ce sans entendre préjudicier ni renoncer à l'action ni fond de ma demande.

Laval, le 4 juillet 1904.

Bon pour désistement :

Dissard,

Chanoine.

E. Brard, huissier audiencier, 5, avenue de la Gare, 5, ıval (Mayenne).

Les distributions de prix vont commencer dans les établissements d'enseignement ; aussi longtemps que cette institution subsistera, mieux vaut distribuer de bons cahiers que de mauvais livres ; nous laissons à nos abonnés le soin de parcourir leurs collections et de décider quels cahiers sont à distribuer en prix dans les établissements où ils ont quelque part de l'administration ; nous leur demandons seulement d'y penser, de n'oublier pas que tout occupés à fabriquer ces cahiers nous comptons beaucoup sur nos amis et sur nos abonnés pour en opérer la distribution.

Je serai aux cahiers tous les jeudis des vacances, de deux à cinq heures, sauf pendant vingt-huit jours, du premier au vingt-huit août ; je demande à ceux de nos abonnés qui passeront par Paris de vouloir bien venir causer quelques instants avec nous ; le grossissement croissant de nos cahiers élimine automatiquement ces anciens comptes rendus que je faisais, plus personnels, plus familiers, plus prochains ; raison de plus pour donner dans une conversation ces renseignements que je n'ai plus ni le temps ni la place de donner ici.

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour trois mille exemplaires de ce dix-neuvième cahier le mardi 12 juillet 1904.

Le Gérant : Charles Péguy

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués.

Imprimerie de Suresnes (Ed. Grenier, directeur), 9, rue du Pont. — 9088

